

## Léo Ferré à l'Opéra-Comique

### L'homme est un « self made dog »

**L**ÉO FERRÉ revient à Paris pour trois semaines, du 8 février au 1<sup>er</sup> mars à l'Opéra-Comique, avec, en première partie, *le Mal-Aimé*, d'Apollinaire, que Ferré a mis en musique, et, en deuxième partie, des chansons nouvelles.

« J'en ai marre, j'en ai plein les os, c'est plus possible, dit Léo Ferré. Depuis un an, je suis sur le qui-vive. Hier soir, je suis allé bouffer avec des copains près de la gare de Lyon. Seul, je serais pas rentré. Tout le temps, des types m'agressent, me demandent n'importe quoi. Vraiment singulier que ça soit à nous, artistes de variétés, que ces choses arrivent. Faut me voir sur la scène avec micro, piano, éclairage. Après, je vis comme tout le monde, je suis un autre mec, avec ses emmerdes, ses faiblesses, avec la vie. Les gens, ils ne veulent pas l'admettre, ils ne le comprennent pas. Ma mère s'appelle Marie. Mon père s'appelle Joseph. La similitude s'arrête là.

Avant 1970, jamais on ne m'agressait. Je ne parle pas de ceux qui viennent vous dire bonjour, etc. Non. A Nice, on m'a tapé dessus, on a cassé les vitres de ma voiture. J'ai pas porté plainte, bien sûr. On l'a su dans la région et je suis devenu un type terrible. C'est dingue. Y'a la parlotte aussi, le gars qui demande : « Ferré, comment tu vois l'avenir ? » Moi, je ne suis pas cartomancienne, j'me fous en rogne. « L'avenir, vous l'aurez dans le cul. » Les gens m'emprisonnent dans un personnage qu'ils ont construit et qui ne me ressemble pas. Je ne suis rien. Je suis dans la marge. Et je regarde quand j'ai le temps.

J'ai éclaté début 1968. Avant mai. Je veux dire que j'ai alors écrit ce que j'ai voulu. Auparavant, je pouvais pas, j'étais pris toujours en main par quelqu'un, j'étais gardé dans un univers clos, sous une cloche. J'ai fait ma propre révolution. J'ai eu vingt ans en 1968. Après, pendant un an, c'était extraordinaire. Pas de problème. L'affection totale. Une communication formidable entre les jeunes et moi.

Je parle, je parle, mais je rentrerais bien en Italie ce soir, à Florence — c'est là que j'habite maintenant. J'aime beaucoup l'Italie. C'est la vie qui m'a conduit là-bas, mais ça me va très bien : je suis un peu en dehors, un peu l'étranger.

Y'a une chose extraordinaire quand même. Jamais je n'avais eu le silence qui existe quand je



Apollinaire par Picasso.

chante aujourd'hui et que je m'accompagne au piano. Les gens écoutent. C'est le silence royal. Alors, je prends mon temps. C'est chouette. Mais, avant la scène et après, je ne me sens pas protégé dans la cité. C'est pourquoi j'habite cet hôtel où je me protège par un mot de passe : « L'homme est un self-made dog. »

Je vais m'arrêter un peu de chanter. En mal. Pour faire de la musique. Ecrire et jouer de la musique. L'autre jour, chez Barclay, j'ai dirigé, en studio, un orchestre de quatre-vingt-huit musiciens. La joie.

Je sais, c'est pas dans la poche l'Opéra-Comique. *Le Mal-Aimé*, trente-cinq minutes comme ça avec un piano... Quand je rentre en scène, il faut que j'aie vingt ans. Autrement, je ne peux pas. Ça ne serait pas possible.

Il y a six mois, j'ai déjeuné avec Sartre et je lui ai dit que j'entendais une voix en moi, une voix terrifiante qui criait : « Léo. » Ça me flanquait de la peur et je me retournais. Sartre m'a dit : « J'entends la voix aussi, mais ça m'agace. »

Propos recueillis par  
**CLAUDE FLEOUTIER.**

★ Opéra-Comique, à partir du 8, 21 h.

Le Monde

7 février 74